

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Nouvelles de France. Deutsche Ausgabe. 1947-1948 1947

(20.7.1947) Supplement Hebdomadaire

Nouvelles de France

Dimanche 20 juillet 1947

Qu'est-ce que la province française?

PARIS, dont l'orgueil est effréné, Paris, qui s'admire et s'adore lui-même à juste titre, n'admet rien en dehors de lui... C'est un personnage de Théodore de Banville qui l'exprime ainsi, et il faut reconnaître que cette façon de voir, si elle est amusante, cache une certaine prudence à l'égard de la province. Or celle-ci, depuis un demi-siècle, a fait ses preuves et connaît sa valeur. La province française ne se joue aucune comédie; elle a du temps et derrière et devant elle; elle constitue, pour la plus grande partie des Parisiens, le passé, les classes, le régime, la recit, la sagesse et la patience. C'est aussi, depuis que les peintres et les romanciers ont rafraîchi notre attention, un spectacle.

Quand, dans quelque sous-préfecture colorée, les fenêtres ou les portes d'une demeure ne donnent pas sur l'enchantement perpétuel d'un jardin, c'est qu'elles s'ouvrent

vers un jardin qui dispose de très peu de temps, d'est là, en province, que jaillissent, des réservoirs vides, maintes idées neuves, originales, cuites et recuites dans le sil-

main ! Que de vacances provinciales ont été marquées pour de longues années par Shakespeare, Saint-Simon, Balzac et Proust ! Ce sont ces lectures qui ont apprêté l'empire à parler régional, plein de couleur, de rappels, et parfois d'une sympathie. Il faut bien préciser qu'avec les trains actuels, l'auto facile et le car qui ne craint plus les côtes ni les tournants, la société de province n'est plus le cabinet de lecture. Cependant l'éloignement joue encore sur le plan de la conversation, et celle-ci, moins brillante qu'à Paris, y gagne en intérêt. Elle arrive même parfois, dans certains milieux, à être un véritable déhanché et non un pot pourri.

Pour ceux qui pensent que la gourmandise est une vertu cardinale, susceptible d'adoucir les mœurs, d'épurer la santé, et qu'elle est aussi un moyen, presque politique de plaisir.

C'est toute l'histoire de ce temps qui se reflète dans ces yeux, dans ces bouches qui semblent se serrer sur leurs secrets, dans ces personnages qui ont aimé, lutté, joué ou souffert et qui ont fait l'histoire de France depuis le début des guerres d'Italie jusqu'à la mort de Catherine de Médicis.

La mode des crayons naquit avec l'imprimerie et la fabrication du papier. Cette dernière en effet facilita le « portrait » crayonné sur le vit qui est fait d'orner les murs et qui servit de modèles aux artistes pour le tableau, simple reproduction faite ultérieurement dans le modèle vivant.

André BEUCLER SUITE EN PAGE 2

LES TRESORS ARTISTIQUES DE CHANTILLY

LES amoureux de Chantilly, de ses souvenirs, de son site, de ses parterres, de son musée se réjouissent d'apprendre que la collection des dessins de Jean et François Clouet, légée par le duc d'Anjou et qui orne l'habitué de la galerie du Logis et la galerie de Psyché, vient de s'enrichir d'un magnifique don fait par Mme de Poncin.

A cette occasion, le distingué conservateur de Chantilly, M. Henri Malo, a eu l'honneur de réunir un grand nombre de dessins de ces illustres artistes des courtois où ils se cachent et de constituer ainsi un ensemble d'autant plus intéressant qu'il a groupé ces portraits par famille.

Unique document psychologique sur la vie de ces hommes et de ces femmes du XVIème siècle où fleurissent les arts, où chante la poésie, où catholiques et protestants s'entretenaient au nom de leur foi et où naît le scepticisme moderne, où les intrigues, les haines, le calcul froid des politiques finissent dans le sang des massacres ou des assassinats.

C'est toute l'histoire de ce temps qui se reflète dans ces yeux, dans ces bouches qui semblent se serrer sur leurs secrets, dans ces personnages qui ont aimé, lutté, joué ou souffert et qui ont fait l'histoire de France depuis le début des guerres d'Italie jusqu'à la mort de Catherine de Médicis.

La mode des crayons naquit avec l'imprimerie et la fabrication du papier. Cette dernière en effet facilita le « portrait » crayonné sur le vit qui est fait d'orner les murs et qui servit de modèles aux artistes pour le tableau, simple reproduction faite ultérieurement dans le modèle vivant.

peu rouge, aux cheveux gris brun ou à la « carnation un peu jaune ». Les dessins même étaient souvent recopiés et ont été dessinés à travers l'Europe.

Il n'a pas toujours été facile de retrouver parmi ces les originaux. Quelques-uns ont été attribués faussement à Holbein; Catherine de Médicis en avait fait elle-même des reproductions qui se trouvent actuellement aux Uffizi à Florence, et qui n'ont d'autre valeur que celle de leur royal provenance.

On sait tout l'intérêt que la reine portait à ces dessins; elle en avait fait une collection importante et sa grande secrétaire penchée se reconnaît sur un bon nombre de ces portraits, dont elle a inscrit la provenance en se trompant parfois néanmoins. Sa correspondance avec son peintre témoigne du plaisir qu'elle prenait à faire des crayons des siens, ainsi que sa lettre à Mme d'Humière, gouvernante de ses enfants, lui recommandant de faire faire les portraits de ceux dont la esclave avait eu connaissance de ses préférences.

A sa mort, elle légua à Chrétienne de Lorraine, sa petite fille, « une cassette contenant trois cent cinquante et un portraits de princes, princesses, seigneurs et autres dames ». Celle-ci, après son mariage avec Ferdinand de Médicis, les vendit, et, après avoir été ainsi dispersés au cours des XVIIème et XVIIIème siècles, la plus grande partie en vint à Henry Howard, comte de Carlisle et fut enfin rachetée par le duc d'Anjou.

faire mieux connaître; l'humanisme avait développé le goût de la psychologie et éveillé un intérêt pour les expressions du visage. Aussi, c'est à celui-ci que l'artiste donne toute son attention, il y apporte tout le fini de son travail et laisse inachevé le reste du personnage.

C'est principalement à la pierre noire et à la sanguine qu'il a recours et parfois aux crayons de couleur pour exprimer la finesse du regard, la moquerie du sourire, la délicatesse d'une physionomie féminine, la lourdeur d'une paupière, l'épaisseur des lèvres masculines de tel personnage masculin, le silence intelligent d'un Guillaume Budé, la truculence d'un Triboulet, l'œil provocateur d'une « romanesque », les regards malicieux d'une « Madame de Brillon de Brécy » ou révérents d'une « Madame Talant ».

Quels étaient donc les artistes qui nous ont légués ces précieux témoignages? On leur a donné le nom générique de Clouet, confondant les deux opérations de Thierry NOUVERT.

SUITE EN PAGE 2

Pour les soixante-dix ans de JEAN SCHLUMBERGER

L'ŒUVRE de Jean Schlumberger n'a jamais cherché le bruit. Ses romans — L'Anglaise Paternité, Un Homme heureux, Saint-Salomon pour s'en être que trois — ont bien pu révéler à toute une génération une forme nouvelle de pathétique. À la fois poète et violent; son théâtre — des fils Louvains à la Mort de Sparte — construit sur les scènes de Vieux-Colombier, à l'inspiration romantique dramatique de notre temps; ses essais de la N.R.F. ses articles du Figaro proposés, dans la paix et la guerre, un exemple constant de culture, d'indépendance et de pondération; d'autres comme que les siens s'élevaient au grand soleil de l'actualité littéraire.

Il n'a fait pas figure d'homme célèbre. Il n'est pas de ceux, et même de ces très grands écrivains, un Glé entre autres, qu'une vague impulsion et presque comique, dont ils ne sont pas dignes, met sur le plan des champions et de stars. Mais il a l'admiration, le respect, l'affection de ce que la pensée des lecteurs, en France et à l'étranger, compte de plus honorés. Paris de lui dans un groupe de jeunes romanciers (Albert Camus ne me contredira pas) et vous sentirez aussitôt, à je ne sais quel changement de ton dans la conversation, à quelques choses de sérieuses et d'humain qui s'ouvrent les regards, qu'il se reconnaissent comme un maître. Telle est le gloire de Jean Schlumberger.

Il n'a voulu être, sans arrogance, et en souriant, il s'est toujours débattu aux équivoques de la publicité. Il a même rêvé, il y a quelques temps, à éviter de justesse, comme un scarabée d'eau, la consécration de l'Académie, s'étant aperçu, au dernier moment, que l'esprit qu'il avait eu servir comme l'intermédiaire, était chimérique. Mais, à la tête du Pen Club français, qu'il préside depuis un an, il se dévoue avec tout son dévouement et toute son culture.

Il n'a jamais accepté les honneurs que dans la mesure où ils lui permettent d'être utile à l'essentiel. A toute sa vie, à toute sa personne, à tous ses livres, un portrait appliqué cette phrase de l'un d'eux: « On ne péage, à Saint-Salomon, de s'accorder de prix qu'à ce qui vaut en soi ».

Saint-Salomon: et, dans le quinquisme de volumes qui composent aujourd'hui cette œuvre singulièrement dense, il en fallait choisir un pour le donateur de présidence à l'attention du public, c'est bien un roman qui porte ce titre et qui date de 1931 que, sans doute, on s'attendait.

Un vieux château de la forêt normande, construit en matériaux rudes et faits pour la durée, avec à toutes les bonnes portes, ces bons défilés, ces

Jacques DOMBASLE SUITE EN PAGE 3



Bibliothèque de femmes dans la salle d'une vieille cité provençale

sur une rue calme, où l'on aperçoit le clocher, la tour romane, le toit d'ardoise du château ou simplement l'enfilade paisible des façades. Même exigü, même dépourvu de confort moderne, l'appartement provincial connaît le luxe du silence et propose, à ses hôtes, une intimité plus libre et plus sûre. Chacun y possède son alcôve. Si l'on y est souvent logé à l'étranger, si le jardin est réduit quelquefois à un pot de basilic sur l'appui d'une fenêtre, la campagne est là, palpable invitante au bout de la rue. Les arbres défont les murs; on fait connaissance avec le maronnier dont les fleurs recouvrent bientôt le trottoir; on s'éprend de la glycine criblée d'abeilles, ou des roses suspendues aux grilles anciennes comme des brochettes de décorations. Quelques pas encore, et c'est le hennet, la vraie campagne qui a l'air de se porter à la rencontre de l'âme des hommes.

La province d'aujourd'hui bénéficie, dans ses compartiments les plus reculés, de fréquentes incursions artistiques, ce qui était inconnu à l'époque de l'isolement et de la difficulté des communications. Compagnies théâtrales, conférences, cinéastes en quête d'exotisme s'arrêtent maintenant dans les chefs-lieux, voire dans les bourgs, de concerts y sont excellentes et la peinture ne s'y cantonne plus aux murs des églises. Beaucoup d'artistes ont dans leur pays natal ou dans leur province d'adoption un chevalier, une galerie et des admirateurs, un berceau ou des habitudes qui les inspirent. Du fait de ces échanges et dans l'ordre moderne, la culture provinciale a évolué et s'est étendue. On sait lire dans la patrie de Montesquieu et dans celle de Barnave l'écrivain déjà Stendhal repentant.

Qui séjourne en province, respectueux d'un rythme particulier, d'une monotonie féconde, ne tarde pas à être grandement surpris par le nombre des personnes instruites, des savants modestes et des spécialistes, philologues ou historiens locaux. Et, bien souvent, c'est là, en province, loin de l'agitation des salons parisiens où les hommes de valeur sont attirés à une vulgarisation de leur œuvre et de leur pensée pour complaire à un pu-

lence et le recueillement. Que de bibliothèques merveilleusement conservées et entretenues, non seulement dans les châteaux, à la faveur de la richesse ou de l'hérédité, mais dans de simples demeures où les classiques passent de main en

UN GRAND SEIGNEUR BEDOUIN LE ROI ABDALLAH DE TRANSJORDANIE

DE Jérusalem il faut trois heures de taxi pour aller à Amman: plongé vers la mer Morte, remontée sur le plateau de Transjordanie. De Beyrouth une heure d'ancien suffit: survol du Liban et descente vers les terres crevassées où règne le roi Abdallah. L'hôtel d'Amman, face aux débris d'un théâtre antique, s'appelle le Philadelphie. C'est le nom que les Romains donnaient jadis à ce lieu. Dix siècles après les Romains, vinrent les croisés. Renaud de Châtillon, prince normand, fut décapité non loin d'Amman par Saladin. Après Saladin il n'y eut de nouveau plus rien, pendant des siècles. Puis arriva le colonel Lawrence, l'ami des Arabes et du roi Hussein, dont Abdallah est le fils.

Une ville champignon

Quand Fémir Abdallah prit possession de la Transjordanie en 1921, Amman était un gros village d'un millier d'habitants. La capitale compte aujourd'hui, dit-on, 50.000 âmes. C'est une petite ville aux maisons cubiques, à balcons de fer accrochés sur les pentes pierreuses qui cernent la vallée. Dans le fond, une longue rue asphaltée, qui tourne, et une place rectangulaire: le Square. Les résidences sont occupées par des boutiques, largement ouvertes, comme on en voit dans tous les souks. Éclairage à l'électricité, eau courante on se demande d'où elle vient, car l'eau est à peu près à sec, téléphone, agents de police en uniforme de toile kaki, voitures américaines qui en Europe feraient sensation: ici, elles sont conduites par des Bédouins, qui portent, comme tous les piétons ou presque, la « koufia » de toile blanche ou rose, serrée autour du crâne par une sorte de couronne en cuir noir. Les odeurs et les bruits sont arabes — y compris la cacophonie de klaxons qui s'élève, hélas! dans les villages du Moyen-Orient moderne. Une partie des marchandises sort tout

droit des Etats-Unis, de Suisse, de Grande-Bretagne ou des Dominions. Il suffit en somme de venir chez les Bédouins pour trouver à volonté le chocolat, les abricots de Californie, les montres suédoises, les étoffes de Manchester, le lait en poudre que les indigènes de Londres et de Paris sont bien incapables de se procurer.

La contrebande est le sport national de la Transjordanie. Les Anglais affirment même que les fraudeurs — à l'exemple du fameux renard britannique, lequel « aime à être chassé — y prennent autant de plaisir que la police. Pendant très longtemps ils se sont consacrés au hashisch, qu'il s'agissait de faire passer du Liban ou de Syrie vers l'Égypte. Depuis la guerre ils ont surtout profité de ce que la Transjordanie, pays « indépendant », n'est pas soumise à un contrôle aussi strict que la Palestine, pays sous mandat. Amman importe donc de la marchandise qui traverse la Palestine « en transit » et rentre en Palestine quelques semaines plus tard pour y être vendue moyennant un honnête bénéfice. C'est ainsi que, l'année dernière, les 300.000 Transjordaniens ont acquis sur le marché mondial trois fois plus de papier

à cigarettes et de rouge à lèvres qu'à 1.300.000 Palestiniens. Sans compter 120.000 paires de bas nylon. On chercherait en vain ces bas nylon sur les molets des demoiselles bédouines. Mais les « mécaniciens » d'Amman paient sans sourciller leur Dodge ou leur Plymouth entre 350 et 500.000 francs. La plupart des commerçants transjordaniens sont des Syriens. Ils ont des succursales à Damas et à Hama. On construit partout. Pour chaque maison nouvelle, il y a dix amateurs. Les légations ne savent où se loger. Tout va très bien.

Pétroles et pantalons rayés

Tout ira encore beaucoup mieux d'ici quelque temps. Pensez donc. Le budget transjordanien est de l'ordre de 1.300.000 livres par an. Six cent cinquante millions de francs, ce n'est pas le Pérou. Mais ce n'est déjà pas mal pour un pays bédouin de 350 à 400.000 habitants auquel son armée — La Légion arabe — ne coûte rien puisqu'elle est directement payée par le gouvernement de Sa Majesté britannique.

Depuis l'autre guerre, l'argent anglais n'a cessé de couler en



Une expression significative du roi Abdallah

Transjordanie. À présent, on entre dans la phase du pétrole. Bédouins du pipe-line Mossoul-Hama; relevances du futur pipe-line Dahan-Beyrouth: soit 120.000 livres par an pour un simple droit de passage. Et surtout paiements échelonnés de la Transjordanie Investment Co., filiale de Iraq Petroleum: de ce côté l'on compte

Pierre FREDERIX SUITE EN PAGE 2

LE MONASTÈRE DE BIRNAU

EN quittant le bateau à Unteruhldingen, un chemin longe le lac à travers les vergers, passe au milieu du minuscule village de Biefelden pour aboutir aux Auberges fréquentées par les pèlerins, dont l'une abrite aujourd'hui, on aperçoit une belle fresque avec des groupes d'anges musiciens. Anges et saints forment une escorte à Notre-Dame de Birnau et chantent les louanges de la « mère très aimable », reine de ce sanctuaire où tout est faste et ma-

gnificence et où éclate la joie de l'âme tournée vers Dieu. Ce sont les moines cisterciens qui veillent sur la célèbre église. Ceux-ci ont dû se disperser au moment de la sécularisation en 1806 et le monastère a servi de grand magasin plus de cent ans. Ce n'est qu'en 1919 que les moines ont repris possession de Birnau, grâce à la complaisance du prince Max de Bade.



d'hui un centre de vacances pour les enfants de France.

Le monastère est situé à mi-hauteur d'une colline, harmonieusement fondue dans le paysage qui l'environne. L'église, très imposante, et les bâtiments destinés aux moines ne forment qu'une seule et même construction aux proportions bien étudiées. Par un beau portail, on pénètre dans le plus ancien sanctuaire du pays de Souabe qui est consacré à la Vierge et c'est une surprise inattendue; rien de l'austérité et de l'obscurité des cathédrales gothiques. Cette église du XVIII^e siècle est un hymne de joie à la gloire de Dieu. Les formes et les couleurs s'unissent pour exprimer la béatitude, tout y est sérieux, transparent, lumineux, créés pour y entendre résonner la musique fluide de Mozart!

Trois artistes ont collaboré à la réalisation de cet édifice. Ce sont l'architecte Peter Thumb (1681-1766) appartenant à la célèbre école du Vorarlberg, qui construisit également la cathédrale de Saint-Gall, en Suisse; le peintre Gottfried Goetz d'Augsbourg (1708-1774) et le sculpteur Faichtmayer, né à Linz en 1695. Ils peuvent se vanter d'avoir édifié la plus belle église rococo sur le lac de Constance.

Architecture, peintures et sculpture ont rivalisé pour construire un cadre digne de la statue de la Vierge et de l'Enfant, objet de la vénération des fidèles. Primitivement, cette statue se trouvait dans un autre sanctuaire, plus près d'Überlingen, qui fut détruit pendant la guerre de Trente ans.

Le maître-autel, magnifiquement encadré, est la pièce la plus importante qui décore l'intérieur de l'édifice. Il est flanqué, à droite et à gauche, d'autels plus petits, consacrés à saint Jean-Baptiste et à saint Jean l'Évangéliste. Dans la nef, quatre autels à la gloire de différents saints, dont saint Benoît, fondateur de l'ordre et saint Bernard, le grand abbé cistercien, sont richement ornés de peintures et de statues.

Les plafonds sont somptueusement revêtus de fresques dues au pinceau du maître d'Augsbourg, Gottfried Goetz. Celle de la coupole, au-dessus du maître-autel, montre Kathar implorant la grâce d'Assuérus; celle de la nef chante encore la gloire de Marie « honneur de Jérusalem, joie d'Israël, gloire de notre peuple ».

Il faut surtout examiner les huit stations (sur douze) du chemin de croix sculptées par Faichtmayer. Celle où Jésus console les saintes femmes est particulièrement remarquable.

L'église est peuplée de saints souriants et d'innombrables anges, anges potelés et espagnols; le plus connu est le « Hönigschlecker » (le lécher de miel) auprès de saint Bernard de Clairvaux, dont la parole était « de miel ». Adieu de l'ancien orgue, disparu

aujourd'hui, on aperçoit une belle fresque avec des groupes d'anges musiciens. Anges et saints forment une escorte à Notre-Dame de Birnau et chantent les louanges de la « mère très aimable », reine de ce sanctuaire où tout est faste et ma-

gnificence et où éclate la joie de l'âme tournée vers Dieu. Ce sont les moines cisterciens qui veillent sur la célèbre église. Ceux-ci ont dû se disperser au moment de la sécularisation en 1806 et le monastère a servi de grand magasin plus de cent ans. Ce n'est qu'en 1919 que les moines ont repris possession de Birnau, grâce à la complaisance du prince Max de Bade.

Mais, en 1941, le monastère subissait une nouvelle épreuve. Chassés par le parti nazi qui avait mis l'embargo sur Birnau, les disciples de saint Bernard devaient encore quitter les rives enchantées du lac de Constance. En 1945, l'église et le monastère leur étaient rendus et, depuis, ce sont des flots de pèlerins qui montent vers le sanctuaire de la Vierge dont le sourire, espérons-le, se confondra longtemps avec celui du paysage.

MARCELLE ZILLHARDT.

Pourquoi aimons-nous les peintures ET DESSINS D'ENFANTS ?

LA peinture des enfants est actuellement, dans la plupart des pays de civilisation occidentale, l'objet d'un grand enthousiasme. Comment donc se fait-il que cet art — qui, en fin de compte, n'en est un —, qui ne fut jamais considéré qu'avec beaucoup d'indifférence, ait pris tout à coup, aux yeux des adultes, en général, et des amateurs d'art, en particulier, une importance et une signification toutes nouvelles ?

L'un des initiateurs, en cette matière, c'est Gauguin. Je dis l'un des initiateurs, car je me demande si Gauguin n'est pas seulement le plus renommé d'entre eux, si ses idées n'étaient pas déjà dans l'air et si l'art n'est pas celui qui a le plus efficacement pris conscience de la situation.

Que se passait-il, en peinture, à la fin du siècle dernier ? Les Impressionnistes, en pratiquant la division du ton en ses composantes pures, avaient découvert le plaisir de poser sur la toile des couleurs vives et sans mélange. Gauguin aperçut qu'il y avait quelque chose à tirer de là. Les Impressionnistes justifiaient ce plaisir par la nécessité de recomposer dans l'œil du spectateur le ton qu'ils désiraient lui suggérer. Gauguin considéra ce plaisir en soi. Il conseilla à Béraud, qui transmettait la leçon aux nabis, lesquels préféraient ainsi aux réalisations des fauves, de peindre un arbre vert ou une ombre bleue, du plus beau vert ou du plus beau bleu de sa palette. De plus, il paya d'exemple. Il remplaça aussi le modèle par des aplats de couleurs pures, plus ou moins modulés, et la perspective, par des successions et des juxtapositions de plans.

Il ne s'en tint pas là. Il avait compris que, pour sortir du réalisme auquel sacrifiaient encore les Impressionnistes, il importait de tourner le dos à toutes les subtilités dont s'entouraient les peintres pour copier la réalité en trompe-l'œil.

La maladresse picturale le passionnait au premier chef. C'est à son exemple, que certains fauves, puis les cubistes, découvrirent les vertus de la sculpture noire et que Guillaume Apollinaire et Wilhelm Uhde révélèrent ceux qu'on appelle désormais les nabis. On exalta aussi les œuvres des fous. Enfin, il fut tout naturel et logique de prendre intérêt aux travaux des enfants, ces primitifs qui s'ignorent.

C'est là qu'on ignorent en tant qu'artistes. En dessinant et en peignant, les enfants n'ont d'autre ambition, sauf de très rares exceptions, que de s'engager une activité des grandes personnes. Les phénomènes purement esthétiques leur échappent. Or c'est précisément sous l'aspect esthétique que nous considérons aujourd'hui ces peintures et dessins d'enfants, conçus et exécutés dans un but fort peu esthétique, sinon même extrasthétique; le simple désir d'imiter les grandes personnes. Heureusement, les enfants ne parviennent pas à égaler leurs prestigieuses modèles, en l'occurrence, très souvent, le calendrier du facteur. Et c'est dans la mesure où ils sont maladroits qu'ils nous servent, parce qu'ils réussissent, malgré eux, les plus étonnantes rencontres de formes et de couleurs, les expressions les plus imprévues.

Que servira cet engouement pour les peintures et dessins d'enfants ? Je l'ignore. Peut-être aussi longtemps que notre attachement aux formes actuelles de l'art contemporain.

Léon DEGAND.

Un grand seigneur bédouin

Le roi Abdallah de Transjordanie

SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE

Finances peu de finances. Que ses dévotionnaires paraissent incertains. L'autre jour, au palais, j'ai assisté à une grande réception officielle. Les fonctionnaires du royaume venaient rendre hommage au souverain. Il y avait là des chefs de tribus, en costume du désert. Et une foule impressionnante de messieurs en jaquette, pantalon rayé, chaussures vernies, col à coins cassés et tabouret, avec des brochettes de décorations sur la poitrine. C'était comme en Turquie avant la suppression des fez. A quand les habits de forme ? L'Etat transjordanien n'est plus une plaisanterie.

La colline royale

Sur la colline où l'émir Abdallah était venu dresser ses tentes, il y a quelques vingt-cinq ans, le roi Abdallah a fait construire une grande maison de pierre, à toit plat, au milieu d'un parc planté de jeunes pins. Un autre bâtiment, plus petit, contient le bureau du cabinet royal. Au bout d'une allée, sur la même colline, s'élève la résidence du « conseiller » britannique en Transjordanie.

Le roi a trois femmes. C'est fort peu en comparaison d'Ibn Séoud d'Arabie dont le nombre d'épouses est incalculable. La première est habituellement appelée la reine. La seconde : la princesse. La troisième : madame. La reine et la princesse habitent chacune une aile du palais; elles vivent en fort bons termes; elles ne se montrent pas à Amman; mais de temps en temps elles vont ensemble au cinéma à Jérusalem. Comme beaucoup de musulmanes elles s'habillent à l'européenne tout en continuant de porter le voile. Madame — la plus jeune — est « noire », elle habite, à quelques centaines de mètres du palais, de l'autre côté de la route, une maison blanche, à balcons de ciment ronds. Les deux seules enfants du roi sont deux fils; l'aîné — le prince héritier — est né de la reine; le cadet, de la princesse.

Ils vivent chacun dans une villa bourgeoise, assez loin du palais. L'un et l'autre ont fait une partie de leurs « classes supérieures » en Angleterre. Ils sont cavaliers intrépides, excellents tireurs et amateurs de voitures rapides qu'ils conduisent à fond de train. Les jours de revue, ils figurent aux côtés de leur père; mais ils ne participent aucunement à la politique de l'Etat.

Pendant la plus grande partie de sa vie le roi Abdallah — qui est un pur Bédouin et un descendant direct de Mahomet — n'a porté que la galabieh, le mantou, la houffia classique des Arabes du désert; maintenant il se montre volontiers revêtu d'un uniforme kaki avec baudrier et coiffe d'un kalpak. Ses cheveux sont gris; sa barbe en pointe, d'une teinte plus foncée, est toujours taillée avec soin. Il a les manières d'un seigneur et une liste civile d'une quinzaine de millions de francs. Il ne parle que l'arabe. Il est retourné en Angleterre l'an dernier. Il admire le Zoo de Londres. Sa voiture préférée : une Daimler ouverte, dans laquelle il se promène presque quotidiennement.

La route de Damas

Le roi Abdallah passe pour avoir offert des banquets où il faisait servir sur un plateau d'or un jeune chameau fardé de moutons, les moutons étant eux-mêmes fardés de dindons, les dindons de poulets et les poulets de cailloux. L'on conçoit qu'il aime peu les Wahabites d'Ibn Séoud qui sont les pursitans musulmans, les destructeurs de la bonne chose, du tabac, du café. Mais il a une autre raison, beaucoup plus personnelle, de les détester. Sa propre famille, celle des princes hachémites, a bel et bien été chassée de La Mecque, où

elle régnait, par le Cromwell séoudite. Sans les auto-mitrailleuses et les avions anglais, Amman eût été prise et Abdallah massacré par les Wahabites en 1924. Ce sont des choses qu'on n'oublie jamais.

Trop froid pour jouer les prophètes

Abdallah pourrait-il reconquérir son Arabie natale par la force ? Non. Le jeu des grandes puissances, la protection accordée par les Etats-Unis au pétrole séoudite s'y opposent. N'empêche qu'à Amman il doit se sentir quelque peu « roi de Bourgas », et toujours à la recherche d'une capitale digne du grand empire arabe qui avait été promise à son père Hussein. Ses yeux sont tournés vers Damas. Il se souvient que son frère Fayçal, avant de recevoir en partage Bagdad — où règne encore un neveu hachémite — avait été proclamé « roi de Syrie et de Palestine » par les notables syriens. Les Français ont quitté la Syrie. Pourquoi Abdallah n'en chercherait-il pas la République syrienne ? Mais ceci pose d'autres problèmes, internationaux. L'opération n'est réalisable qu'avec l'appui anglais sans lequel Abdallah ne serait plus qu'un grand seigneur bédouin au milieu de ses rivaux. Elle ne peut se faire non plus sans un essentiel minimum du monde arabe, dont le roi hachémite devrait être, par tradition familiale, le champion.

« Trop équilibré, trop froid, trop plein d'humour pour jouer les prophètes », tel était le diagnostic du colonel Lawrence sur son ami l'émir Abdallah.

Le roi Abdallah doit avoir environ 65 ans. Achevé-t-il son existence dans sa petite capitale transjordanienne ou dans le splendide de Damas ?

Voilà sans doute ce qu'il se demande tous les jours.

F. F.

A. B.

Qu'est-ce que la province française ?

SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE

lui qui la tient en relation étroite avec l'étranger. Sans doute c'est à Paris qu'arrivent et se laissent les événements du monde, les idées, les modes, les emportements. Mais c'est la province, qui révisé le tout, qui pèse les chances, qui chapitrait ses élus. Que de fois sa prudence politique a corrigé à point nommé les impulsions des villes tentaculaires ! Si on la laisse faire avec ses greniers, ses ressources éclatantes ou cachées, sa connaissance des bêtes et des choses, la finesse de ses marchandages, et son bon cœur surtout, comme elle triompherait aisément des famines et des gaspillages en puissance !

Or les pieds au sol, la province a le front dans le ciel, dans ce ciel de France au varié, et si bien compris par ses peintres. La province peut se targuer des chefs de Courbet, supports de feuillages robustes, et d'une haute densité d'azur; elle a les clés de Watteau et de Corot, légères et frivoles, ceux de Cézanne et de Van Gogh, qui brûlent au-dessus des champs grillés, ceux de Vlaminck et de Segonzac, dramatiques. Que de portraitistes, au sens le plus sentimental du terme, pour ces mille villages ! Mais si les peintres ont fixé à tout jamais les beautés plastiques et le côté céleste de la province française, les poètes et les romanciers ont expliqué son âme délicate, riche et profonde en une variété harmonieuse des instruments. L'opération n'est pas confidentielle. La plupart des romans qui se gravent, qui passent les rampes, les frontières et les générations, prennent leur source en province, quand ils ne s'y déroulent pas de bout en bout. La province est, à la fois, révérence et perspicacité; rêveuse par ses femmes et perspicace par ses hommes, a dit un observateur... Ces deux mots vont assez loin. Ils disent la confiance que l'on peut mettre dans ces hectares à perte de vue où, pour l'avenir de la sensibilité, l'historie et la destinée se marient et souvent.

F. F.

A. B.

LES TRESORS DE CHANTILLY

SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE

Jean et de François avec leurs prédécesseurs, comme Jean Porcel et Jean Bourdichon, de leurs contemporains comme Etienne et Fayard, de Diane de Poitiers, qu'on s'étonnerait de trouver si facile si on ne se souvenait que François Clouet était peintre de la reine et devait peindre à elle-même; de toutes ces femmes élégantes dans leurs lourds atours qui portent les grands noms de France : Guise, Montmorency, Bourbon, La Trémoille, Nevers, Brissac, Brézé, Chabannes de la Pallice, Dampierre, Gramont et les enfants de Henri II et de Catherine de Médicis avec leur élégance raquée et

leur grâce mièvre dont beaucoup disparaissent à la fleur de l'âge. (1)

Si l'on peut reprocher, au premier abord, une certaine monotonie dans l'exécution de tous ces portraits, dont les poses se ressemblent toutes, en les examinant de plus près on y découvre l'expression même de cet art si français, délicat et nuancé, dans la finesse et l'intelligence d'appareillage au sourire heureux des visages du XIII^e siècle et à la gaieté malicieuse des ongles rétro.

T. N.

(1) Jean Malo, « Les Clouet de Chantilly ».



François Clouet. — L'ingénieux portrait de Marguerite de France que l'on peut admirer dans la galerie Peyré à la musée de Chantilly.

UNE VALEUR-OR

VICTOR HUGO

GRANDEUR D'ALBERT SAMAIN

MON bon maître Albert Thibaut... dit d'instinct qu'il se passait... une valeur-OR...

éclatée, de nouveau, et de façon... la prodigieuse figure du poète... l'ensemble du manuscrit...

Pour M. Raymond Schwab, le Panthéon est une « fosse commune... sans écho et sans grandeur...

Fantômes n'avaient plus besoin l'un de l'autre... il est trop tard pour rendre... un charme oblique...

par Pierre DESCAVES

commence avec les hommes de son temps... et les hommes ! — et avec... tous ses démons magiques...

tombeaux sont leurd, uned éme et son... qu'une pyramide d'Égypte... tout que le poète de la forêt...

Belle idée de poète et à laquelle... Victor Hugo (qui pourtant voulait... le plus grand et le plus pur)...

POUR LES SOIXANTE-DIX ANS DE JEAN SCHLUMBERGER

SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE

bonne, belle, les solides moulures... d'analyse, l'orgueille, les érudits... à brutalement relégués par hasard...

laine et geste de ces maîtres du... l'âme, l'orgueille, les érudits... à brutalement relégués par hasard...

de diverses qui s'opposent en lui... Avec Gide, il a connu, plus tard... la tentation anarchique...

Il vient de se fonder, à Paris, une société... de défendre la renommée d'Albert Samain... une vingtaine d'années...

Le grand Trianon solitaire et royal... Et son jardin désert, où l'automne... Laissez pendre en résonant...

L'EXISTENTIALISME

L'EXISTENTIALISME

L'EXISTENTIALISME

L'EXISTENTIALISME. On parle beau-... coup, même parmi les non-philosophes... de cette doctrine d'avant...

faire fortune avec, en France, MM. Gabriel Marcel, Jean-Paul Sartre, Camus... et quelques autres...

ficitive suicidée en nous ou hors de nous... pour nous et par les autres... D'où ces ardeurs effrénées...

cette expression entrée dans l'histoire... M. Gabriel Marcel, s'attache à poser en termes... concrets l'existence...

Un analyse plus totale de notre vie... même et de nos exigences les plus fon-... damentales nous fait reconnaître...

